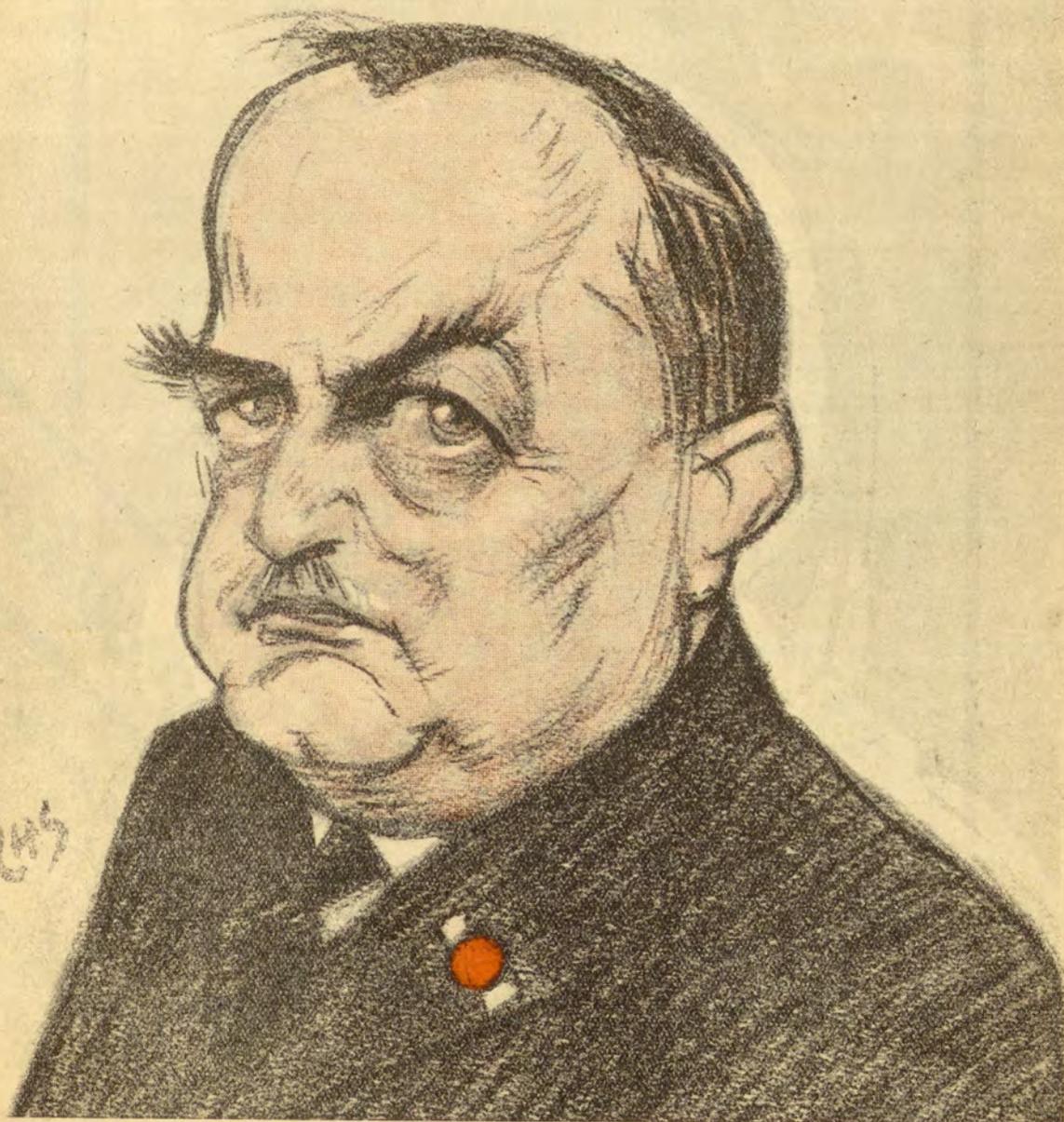


Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



Narcisse RULOT

Directeur Général de la Société Nationale des Chemins de fer

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR Albert Collin

ADMINISTRATION : 47, rue du floblon, Bruxelles Reg. du Com. Nos 19.917-18 et 19	ABONNEMENTS	Un An	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux N° 16.664 Téléphone N° 12 80 36
	Belgique	67 00	24 00	12 50	
	Congo	65 00	35 00	20 00	
	Etranger selon les Pays	80.00 ou 65.00	45.00 ou 35.00	25.00 ou 20.00	

NARCISSE RULOT

On peut s'appeler Napoléon et n'être qu'une chiffre, Chrysostôme et n'être qu'un « zievereer », Adonis et être plus contrefait que Quasimodo. On peut aussi s'appeler Narcisse et, au lieu de passer sa vie à admirer son image dans les eaux d'une fontaine, s'avérer un paroissien énergique, pour qui les miroirs ne sont que de fort négligeables ustensiles de toilette. Demandez plutôt à M. Rulot, directeur général de la Société Nationale des Chemins de Fer, qui se prénomme Narcisse, et dont la vie est tellement occupée que, le voulût-il, il chercherait vainement deux minutes pour se sourire dans une glace.

Le voulût-il... mais il ne le veut pas. Il a d'autres ambitions. En ce temps de veulerie, de compromissions, de scandales, d'inquiétudes latentes et de neurasthénie, où tant de doctrines, naguère considérées comme solides et définitives, apparaissent vacillantes et confuses, un spectacle réellement réconfortant, c'est celui d'un homme, d'un « vrai ». La publicité monte aujourd'hui un grand homme comme jadis un spectacle. Elle le lance comme on lance une marque de conserves, de margarine ou de cigarettes. Ainsi anime-t-on le Guignol de l'actualité où se succèdent, à une cadence frénétique, les numéros d'un mauvais music-hall. Mais, un homme, c'est autre chose qu'un grand homme. Et c'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à M. Rulot que de dire qu'il est un homme, au sens où on l'entendait autrefois.

???

...Il était une fois un petit garçon de la campagne, obéissant et studieux, qui remportait toujours les premiers prix... C'est ainsi que l'on pourrait commencer une belle histoire édifiante, à l'usage des écoliers, une image d'Épinal qui déroulerait toute une carrière et à laquelle manquerait même pas l'apothéose de la fête que fit, au héros de l'histoire, son village natal.

On y verrait sa vieille maman émue et heureuse, les frères et sœur légitimement fiers de celui qui, à moins de cinquante ans, peut se dire le plus grand industriel du pays, le directeur général de la plus

puissante Société, puisque les Chemins de Fer, qui occupent près de 100.000 employés et ouvriers, ont un budget de plusieurs milliards de francs.

Mais commençons par le commencement.

On verrait d'abord, après d'excellentes études primaires faites dans son village natal de Clavier-en-Condroz, M. N. Rulot entrer, en 1894, à l'Athénée Royal de Huy et y terminer sa rhétorique en 1900, nanti — distinction rare — du prix d'honneur en mathématiques remporté au concours général de tous les Athénées et Collèges du pays. L'imagier poserait une couronne de lauriers sur son front bouton-neux de collégien et un ministre en gilet blanc et chapeau claqué lui remettrait un paquet de livres rouges dorés sur tranche.

On le verrait ensuite, à la faculté technique de l'Université de Liège, conquérir ses diplômes, jusqu'au grade d'ingénieur des mines, avec la plus grande distinction, se présenter au concours organisé par l'Administration des Chemins de Fer pour le recrutement d'ingénieurs et... naturellement, se classer premier. Et alors, l'image montrerait un solide jeune homme forgeant ses premières armes aux ateliers de Bruxelles-Ostende.

En août 1914, le voici à Liège, adjoint du Directeur de la Traction du Matériel, organisant, avec l'Etat-Major, l'obstruction — hélas! insuffisante, mais ce ne fut pas sa faute — des voies ferrées de l'Est du pays.

Après la guerre, appelé à la direction du fameux 5^{me} Bureau, on le verrait parmi les moteurs, les tenders, les fourgons et les wagons de tout genre, réorganiser la traction et poursuivre cette tâche méthodiquement, avec succès, jusqu'en 1926.

Dès ce moment, déjà, sa réputation a dépassé les cadres de l'Administration. Nous sommes au moment du fameux embouteillage du port de Matadi. La Compagnie du Chemin de Fer du Congo sollicite son concours pour la remise en état de ses services. Il part là-bas et, en quelques mois, l'ordre est rétabli. Il modernise, en passant, les ateliers congolais de Thysville, installe le dispatching-system entre Matadi et Léo, étudie le Pier de Matadi, etc.

Et voici qu'à peine rentré en Belgique, les hauts

TAVERNE ROYALE - Traiteur
BRUXELLES, 23, Galerie du Roi. --- Tél. 12.76.90.

Les premiers Foies gras FEYEL de Strasbourg sont arrivés
TOUS PLATS SUR COMMANDE. CHAUDS OU FROIDS. — DIVERSES SPÉCIALITÉS VINS CHAMPAGNES

dirigeants de la Société Nationale des Chemins de Fer, créée depuis quelque temps, lui offrent le poste ingrat de directeur du service du matériel et de la traction, avec mission de réorganiser cet important département, selon les méthodes modernes de l'industrie.

Les conditions sont particulièrement difficiles, à cause de la crise qui, déjà, ralentit sérieusement le trafic. Malgré des difficultés de toute nature — que les influences politiques ne font que compliquer fâcheusement — il parvient, en remaniant les services, à réaliser des économies que l'on peut chiffrer par des centaines de millions. Rappelons que c'est à lui qu'on doit l'organisation rationnelle des ateliers de locomotives, ce qui amène la suppression d'un atelier central et de douze ateliers de lignes. Mêmes réductions dans les services des wagons et voitures. Parallèlement, il poursuit la transformation et l'amélioration du matériel. En 1931, il terminait le montage de freins continus au matériel de marchandises, en avance ainsi de plusieurs années sur les dates fixées par les conventions internationales.

Enfin, en 1932, la Société Nationale l'appelle au poste suprême de directeur général, où, désormais, il va pouvoir donner toute sa mesure. On peut dire, en effet, qu'il a insufflé aux Chemins de Fer un esprit nouveau de vigueur et de jeunesse, dont la vieille et respectable Administration n'est pas encore revenue.

Et ici l'image d'Epinal montrerait une série de sociétés précédées de drapeaux débarquant à la gare de Clavier-Terwagne (tout le Haut-Condroz est là pour fêter l'enfant du pays) et formant un interminable et joyeux cortège, où les fanfares mugissent derrière des calicots portant : « Vive M. Rulot ! ».

???

Une telle carrière, dira le grincheux (il y en a encore), est presque trop parfaite. Le bilan en est trop magnifique et le processus tellement régulier que, peut-être, on serait tenté de louer ici une chance d'une exceptionnelle constance. Quelle erreur on commettrait !



Il suffit de regarder cette tête massive, ce front haut, ces yeux bien ouverts, le ferme modelé des joues et du menton pour s'apercevoir qu'on n'est pas en présence d'un spécimen de série. Petit, râblé, musculeux, ce gaillard-là vous donne tout de suite une impression de force contenue, celle d'une autorité à laquelle il n'est pas à conseiller de s'opposer.

De telles personnalités illustrent agréablement la théorie de ceux qui veulent qu'un lien étroit existe entre l'homme et son terroir. Condruzien, M. Rulot a, de son pays, l'âpreté, les lignes vigoureuses, la force calme et réfléchie. Le Condroz, contrefort de l'Ardenne, participe de la rudesse d'un sol ingrat que l'habitant a patiemment aménagé et dont il n'a tiré sa nourriture que par de durs travaux. La vie est plus dure et plus difficile sur cette terre, moins fertile et moins généreuse que les plateaux voisins de Hesbaya et les régions limoneuses que l'on appelle « le bon pays ». Et ceux qui sont nés sur ces champs pierreux qui demeurèrent si rebelles à l'agriculture aussi longtemps qu'on ne les traita pas avec des engrais chimiques, ont conservé quelque chose de l'endurance, de l'obstination, de la volonté de vaincre qui animait l'ancêtre poussant la charrue parmi les cailloux.

Les gens de cette race possèdent à un haut degré le sens des réalités. Ils sont expéditifs et pratiques : rien ne leur répugne comme le formalisme et la paperasserie. Ils estiment que les règlements doivent être appliqués avec intelligence. Ils détestent les fâcheux, les disséqueurs de pattes de mouche et les bavards. Ils sont accommodants aussi longtemps qu'ils ont à faire à des gens bien intentionnés et compréhensifs, mais ont des réactions rapides et définitives quand ils s'aperçoivent que la mauvaise volonté ou l'impéritie inspire leurs contradicteurs.

Nos campagnes sont ainsi, pour les grandes villes, des réservoirs d'énergie. L'Ardenne et le Haut-Condroz furent, de tout temps, d'ailleurs, une pépinière de fonctionnaires. Et pourquoi ne citerions-nous pas ce fait curieux : quarante ans avant que M. Rulot quittât son village de Clavier, un jeune homme de dix-huit ans quittait son village d'Ocquier, commune limitrophe, et entrait aux Chemins de Fer comme commis-adjoint « à l'essai », à la gare de Châtelineau, aux appointements de 750 francs par an. C'était le père d'un des trois directeurs de « Pourquoi Pas ? » : comme M. Rulot, il poursuivait sa carrière jusqu'au plus haut sommet de l'Administration.

???

Mais le Condroz, terre wallonne, est aussi la terre de la bonhomie, de la bonne humeur : la fantaisie de ses joyeux drilles l'anime.

Si l'accent éperdument wallon que M. Rulot n'a jamais perdu, et que, nous le souhaitons, il ne perdra jamais, ne trahissait ses origines, la cordialité malicieuse et souriante de son regard y suffirait à de certains moments. Mais Rulot ne rit pas avec tout le monde : comme à tous les hommes qui ont du caractère, on lui prête mauvais caractère. Ce qui est bien certain, c'est qu'il sait ce qu'il veut et que, quand il le veut, il le veut fichtre bien ! Pour un homme sur qui reposent d'immenses responsabilités, n'est-ce pas là un devoir d'état ?

Les hautes fonctions qu'il occupe n'ont point grisé M. Rulot. Il a conservé le goût d'une vie modeste et sage. Dur pour lui-même, il est sévère pour les autres. Mais il est juste. S'il ne l'était pas, aurait-il

ou inspirer confiance à tous ceux qu'il doit diriger, aurait-il pu exercer, sur ses collaborateurs les plus directs comme sur les plus modestes cheminots, un ascendant qu'ils ne discutent pas ?

Voulez-vous, d'autre part, un spécimen du clair bon sens qu'il doit peut-être à ses origines paysannes? Il y a quelque temps, une délégation de bourgmestres de villages voisins de la frontière française vint, en grand arroi, lui demander audience : une ligne d'autobus, récemment autorisée d'ailleurs par les dites communes, desservait désormais les usagers, au grand dam du chemin de fer existant. Si bien que l'Administration des Chemins de Fer avait décidé... de suspendre définitivement son propre trafic! M. Rulot eût pu faire à nos bourgmestres de longues démonstrations techniques et économiques. Il fut plus simple et leur dit en substance : « Mes amis, quand, dans un village, une boutique marche tant bien que mal et qu'une nouvelle boutique vient à s'ouvrir et enlève toute la clientèle à la première, il n'y a qu'une solution : fermer la vieille boutique. Votre ligne d'autobus nous a enlevé presque tout le trafic. C'est à nous, Chemin de Fer, à fermer notre boutique. Ne vous en faites pas : allez chez le concurrent! » Ce langage clair et direct ébahit peut-être l'assistance, mais il eut le mérite d'être parfaitement compris.

C'est que la lutte engagée en ce moment entre le rail et la route — et qui n'est pas un des aspects les moins curieux de la transformation rapide des conditions économiques — oblige le rail à ne négliger aucun effort d'adaptation, à s'émanciper de la routine administrative et de ses complications et à faire les sacrifices que les circonstances commandent. Cette routine n'a pas d'ennemi plus décidé que l'homme obstiné et clairvoyant pour qui la ligne droite est toujours le plus court chemin d'un point à un autre et à qui « Pourquoi Pas? » est heureux d'avoir fait aujourd'hui les honneurs de sa première page.

L'Espoir...

...donne le courage de tout supporter.

Pour dissiper les idées noires qu'engendre la crise, il suffit de souscrire à la

LOTÉRIE COLONIALE

Prix du billet : 50 francs

UN GROS LOT DE CINQ MILLIONS

Pas de retenue fiscale sur les lots.

Tirage de la 8^e tranche (billets violets) au plus tard le 15 mars 1935.



A des ex-consuls

Qu'elle avait donc raison la république romaine de conseiller à ses consuls de bien faire attention: « caveat consules! » Consuls, prenez garde: il y a une marche, il y a un trou, il y a une pelure d'orange. On est superbe, on marche tout vivant dans un rêve étoilé et soudain on se trouve les quatre fers en l'air.

Il est vrai d'ailleurs que la formule romaine se préoccupait surtout de la sécurité de la République (« caveat consul ne quid detrimenti respublica capiat ») et non de l'équilibre des consuls ou de leurs bronches ou de leur parenchyme. N'importe, il y avait de la sagesse à extraire de cette admonition pour les particuliers autant que pour la chose publique.

Et vous étiez beaux parmi les beaux, dorés, brodés, frisés, rechampis, blinquants pour tout dire, ô vous, hier consuls de Perse, ornements de nos cercles, de nos réceptions, de nos banquets et qui, tout soudain, n'êtes plus consuls parce que la Perse, nous voulons dire l'Iran, vient de supprimer ses consulats. « Glaive du Seigneur! » s'écriait Bossuet... Nous dirons : « Yatagan du Shah, quel coup vous venez de frapper!... Ils ont passé... Le matin, ils fleurissaient comme l'herbe, non pas des champs, mais des plus somptueux jardins; le soir, nous les vîmes séchés. »

Et tout saisis par ces contrastes entre la misère d'un jour et la grandeur de l'autre, nous dirons encore: « Hodie mihi, cras tibi... » C'était votre tour aujourd'hui, c'était le mien hier (et vice-versa), pense le scribe non soussigné. Car à l'un des vôtres, consul magnifique entre les consuls persans, il disait: « Et moi aussi, tout enfant, j'allais rêvant Kohinoor, somptuosité papale et persane, Heliogabale et Sardanapale... Un jour vint, un jour d'or de pourpre et de soie, où un shah (qu'il soit à jamais exalté!) me passa au col une commanderie du Lion